

**PIERRE MAC ORLAN**

*de l'Académie Goncourt*

# La clique du Café Brebis

ÉDITION DÉFINITIVE

*suivi de*

**Petit Manuel  
du parfait Aventurier**

*nrf*

**GALLIMARD**







© *Éditions Gallimard, 1951.*

Extrait de la publication

## PRÉFACE 1951

*Je viens de relire, afin de le nettoyer, cet essai romancé ainsi que le Manuel du Parfait Aventurier. Ce sont, en dépit de leurs mélancolies un peu incertaines mais présentes, deux témoignages optimistes : c'est de la littérature de « rescapés » comme on dit dans le Nord. S'il me fallait écrire, encore une fois, ce petit manuel, il est probable que j'en changerais les termes, sinon l'essence. L'opinion que l'on garde de cette sorte de métaphysique décorative que l'on appelle l'aventure se transforme avec l'âge. Il y a l'aventure de la première dent, celle de la mâchoire neuve, celle de la mâchoire ébréchée, puis en définitive, l'aventure de la dent de sagesse. L'une vaut l'autre. Ce n'est qu'une question de date sur le calendrier de service. La lecture de ce calendrier est suggestive. On parvient, quelquefois, à un âge, qui n'est pas tendre, où l'almanach révèle autant de complexes qu'il existe de saints sur le calendrier des Postes et Télégraphe. Le complexe de Léon vaut celui d'Œdipe; le complexe de Jacqueline devient aussi prestigieux que celui de Diane. L'histoire des*

*complexes est amusante : elle permet à certaines images de prendre place dans une honorable conversation entre gens sérieux des deux sexes.*

*Ces assemblées de qualité forment la clientèle solide du Café Brebis où les complexes sont peu apparents car ils dominent les spiritueux. Nous sommes là dans un club de bouchons pas très neufs qui peuvent flotter sur tous les liquides. Grâce à ce léger détail, cet essai romancé et romantique n'est pas encore hors d'usage. Le Café Brebis ouvre toujours sa porte à ceux qui se nourrissent de poussières anciennes. Ces poussières, je m'aperçois que j'hésite à les remuer. Elle me paraissent dangereuses et d'elles, sans doute, naissent les virus de ces maladies écœurantes et mystérieuses qui nous détruisent lâchement.*

P. Mc O.

1951.

LA CLIQUE  
DU CAFÉ BREBIS





## CHAPITRE PREMIER

### LA CLIQUE DU CAFÉ BREBIS

Quand François Villon laissa en héritage à Jacques Raguyer l'Abreuvoir Popin, il ne pouvait prévoir qu'en 1918 un descendant de ce Raguyer nommé Brebis continuerait les traditions de la famille en ouvrant, au coin de la rue Berthon et du quai du Métropolitain, une manière de petit café provincial dont l'entrée était interdite aux garçons aventureux.

Vu du dehors, le Café Brebis n'évoquait en rien la vie tumultueuse des ports. C'était une petite maison basse, correcte, bourgeoise, plus gonflée de dignité que de clients. A l'intérieur, la salle de consommation, où M<sup>me</sup> Brebis surveillait les jeux d'esprit des habitués, se révélait douillette comme une chaufferette. M<sup>me</sup> Brebis, colorée à la manière d'un Jacquemart, brillait derrière sa caisse ainsi qu'une braise oubliée dans un passé déjà riche en cendres.

Les sept clients du Café Brebis étaient,

dans l'ordre : mon cousin, le marchand d'épices, appelé Mujina, ou le Fantôme-sans-visage, selon Lafcadio Hearn. Il avait perdu la tête au cinéma et s'occupait de la partie littéraire de nos réunions.

Mon beau-frère, le professeur d'argot, lui donnait la réplique. N'ayant jamais su son nom, nous l'appelions le Beau-frère. Il apportait avec lui tout le pittoresque qu'il pouvait emprunter à ses relations extérieures. Je me demandais toujours par quel miracle un tel individu avait pu s'introduire dans la famille.

Le troisième client s'appelait Paul Bul, mon cousin. C'était un homme ancien qu'une idée fixe poussait à nier le mouvement par principes.

Le quatrième habitué s'intitulait lui-même : le compère; il affirmait à l'occasion que le *Compère Mathieu* était un ouvrage admirable. On y trouvait, disait-il, des camarades émouvants, comme ceux des livres de Bret-Harte. Avant l'écrivain anglais, l'abbé Dulaurens avait exalté l'amitié, ce sentiment le plus pur chez les hommes.

A côté du compère s'asseyait M. Lucien-Antoine-Nicolas Read, descendant direct de Marie Read, chevalière de fortune, maîtresse et camarade de Rackam, gentilhomme de fortune également. Lucien-Antoine-Nicolas Read n'avait jamais navigué. Il craignait l'eau, les voyages et la

mort violente sous ses différents aspects. Mais il se consumait d'amour pour les Antilles et l'île de la Tortue.

Le sixième de la bande avait nom Cornelobre. Il jouait de la musique, pinçait les filles, là où il ne craignait pas de se casser les ongles, appréciait Paris et la belle société qui le recevait avec plaisir à cause de son nom peu compromettant.

J'étais le septième client de ce café où je tenais le rôle d'auditeur. Ce rôle convenait à merveille à ma vanité. On ne s'occupait de moi qu'au moment de régler ma consommation.

Grâce à ces messieurs et à leurs différentes appréciations de l'heure, je pus me faire une idée du milieu où j'évoluais. J'appris à prendre les tournants de l'histoire à la corde, selon la tactique des coureurs dans un virage, et mes yeux éblouis encore par les paraboles décoratives des fusées lumineuses se reposèrent petit à petit sur l'obscurité qui m'entourait.

\* \* \*

Sur le front, nous étions des milliers et des milliers à communier dans une même pensée : Paris.

Les plus riches en imagination et les plus riches en désirs étaient les plus malheureux, car il faut bien que tout se paie.

Je ne connaissais Paris que d'après un

vieux plan du XVII<sup>e</sup> siècle dont l'angle supérieur droit s'ornait d'une figure symbolique qui représentait une demoiselle court vêtue, selon l'esthétique de l'Université. Elle soufflait dans une trompette romaine, que je soupçonnais fort d'être celle de la Renommée.

Avant la guerre, je ne pouvais imaginer Paris qu'en suivant les indications de ce plan discrètement jauni.

Aux heures de repos dans les sapes les plus étroites et les plus profondes, je souffrais en essayant d'ajouter les lignes du Métropolitain et les quelques monuments de fabrication récente aux monuments et aux voies de communication indiqués sur mon document.

Quelques Parisiens d'origine me donnèrent des renseignements vagues qui ne servirent qu'à tenir mon imagination en travail.

Des circonstances normales sur un champ de bataille m'ayant ramené à l'arrière, je fis mon entrée à Paris par la gare Saint-Lazare, une gare magnifique qui sentait le musc et l'eau salée.

Paul Bul, mon cousin, m'accueillit et me donna ses soins. Il m'invita à fréquenter le Café Brebis, me présenta à ses amis qui s'inclinèrent devant ma capote bleue.

Je m'endormis sur cette première journée, tout en polissant des phrases pour défendre ma personnalité contre l'avenir :

Paris est un gâteau que les rats grignotent.

Paris est une boule noire qu'un rat lumineux (le Métropolitain) parcourt en tous sens, en utilisant des tunnels pavés comme des crémeries.

Paris est un entonnoir où les bruits les plus formidables se confondent assez pour que l'on puisse percevoir, quand on le désire, le son d'un petit marteau qui frappe une enclume d'argent.

J'ai rencontré un bel enfant, d'ailleurs sans grand caractère, un bel enfant normal qui portait dans ses bras une grosse boîte en bois verni. Cette boîte contenait mille et une petites boîtes en carton renfermant des jeux de cartes, des dominos, des dés, des petites boules de vif-argent qu'il faut introduire dans les trous d'un terrain de golf en miniature. Il y avait aussi dans cette boîte un chemin de fer mécanique, un cochon que l'on gonfle comme une cornemuse et mille petits automates de différentes sortes que l'on présente en liberté sur l'asphalte des boulevards aux environs du jour de Noël.

En montant un escalier, l'enfant glissa, lâcha sa boîte dont le contenu s'éparpilla sur les marches. J'eus ainsi une vision suffisante de la ville que je désirais connaître.

Maintenant, j'attends de sang-froid les explications de Paul Bul, du Compère, de Mujina, de Lucien-Antoine-Nicolas Read, du beau-frère, de Cornelobre et de M<sup>me</sup> Brebis. — J'allais oublier M<sup>me</sup> Brebis.

## CHAPITRE II

### LA RUE SOUS LA NEIGE

Paul Bul, dont le nom prononcé sans affectation éclate comme un shrapnel au-dessus d'un avion, ne sait pas encore la vérité sur les intentions de l'Allemagne.

On craint un raid de machines volantes sur la ville sans lumières. Paul Bul, soutenu par la clique du Café Brebis, ricane et pérore à son aise sur son thème favori. Il nie les progrès de l'aviation, selon sa coutume. Il se rappelle parfaitement les premiers vols d'Issy-les-Moulineaux et reste sur cette impression. Pour lui, les hommes ne voleront jamais.

C'est écœurant, en 1918, de discuter avec un tel personnage. Si Paul Bul n'était pas mon cousin, il y a longtemps que j'aurais rompu avec ce vieillard satisfait et buté.

— As-tu vu réellement voler? me demande Paul Bul devant la clique du Café Brebis.

— Mais voyons, mon cousin, c'est évi-

dent. J'ai vu voler des avions de chasse, des avions de bombardement. Rendez-vous compte qu'il est monstrueux, à notre époque, de nier une telle évidence.

Ces messieurs ont ricané. Rien ne les tient plus en joie que la possibilité d'un raid sur Paris.

— Tout ça, mon petit bonhomme, c'est écrit dans le but de secouer nos nerfs. On en dira bien d'autres avant la fin de cette guerre.

La clique du Café Brebis prononce alors des paroles définitives qui se perdent dans un brouhaha comparable à une fin de chansonnette dans un phonographe dont la pointe a dérapé. Et nous sortons.

Dehors, dans la rue, le froid nous découpe en petites tranches minces. Au zénith, une étoile anormale brille seule comme une bougie dans une chambre mortuaire.

Sur la neige qui recouvre la chaussée, des ornières déjà profondes révèlent le passage des voitures et l'activité du jour.

Des espaces vides, peuplés sans doute de phantasme, obligent nos yeux à faire des concessions, quant à la réalité de ce qu'ils devinent.

— C'est tout de même moins éclairé que de mon temps, avoue mon cousin.

Depuis que la clique retardataire du Café Brebis n'est plus là pour exalter ses propos, le vieux Paul Bul perd un peu de



sa faconde et de son érudition déconcertante. Si j'avais du cœur, je sens très bien que je saisis l'occasion de me débarrasser de mon cousin en le poussant dans l'angle noir d'une rue ouverte sur le néant. La terre s'entrouvrirait peut-être pour l'accueillir, et il irait voir, dans les couches profondes fréquentées par les quartz et les fougères minéralisées, si les avions réussissent à prendre de la hauteur. Le sentiment de la famille me retient et puis l'importance de ma situation : bref, un certain sens moral.

En cheminant, nos pieds s'embarrassent dans les détails accumulés des poubelles réglementaires renversées sur le trottoir. Le brouillard mange les maisons et nous communique le malaise des solitudes boréales.

— C'est un arbre! dis-je en me cognant dans un corps dur et cylindrique.

De son côté, le vieux Paul sème la désolation dans un tas d'écaillés d'huîtres qu'il disperse avec ses pieds.

— Oh! oh! fit le cousin. Tant que nous foulerons de semblables détritiques, nous nous sentirons moins seuls. Je ne sais ce qu'il adviendra de nos personnalités si ces vestiges de la civilisation latine viennent à se dérober.

— Voyons, dis-je à mon tour, je ne reconnais plus ma route; d'autant plus qu'en prévision d'un raid d'avions sur la

citée, on a maquillé les points de repère : la Tour Eiffel n'est plus la Tour Eiffel, c'est maintenant le Panthéon; la place de la Concorde a changé de nom et s'appelle maintenant le Luxembourg. Le Sacré-Cœur est devenu la gare Saint-Lazare et la gare de l'Est prend le titre de Pont de l'Alma.

— Eh bien, mon petit, nous voilà beaux, fit le cousin Paul.

Nous poursuivîmes notre voyage. Soudain, de l'origine même des ténèbres, un jet de lumière traversa le ciel. Il nous sembla qu'on venait de crever d'un coup d'épingle une vessie pleine d'aveuglante clarté. Le projecteur avala immédiatement sa lumière et tout rentra dans le chaos. Cependant nous avons pu apercevoir le Bois de Boulogne et peut-être quelques accessoires oubliés par le Grand Pan; avant de mourir.

Le Bois de Boulogne mène à tout, à la condition d'en sortir. Nous essayâmes de nous évader de cet endroit, moins émouvant toutefois depuis que nous avons pu lui donner une étiquette.

Le père Paul Bul, très dégonflé par la perversité de la nuit, ratiocinait en se torturant les pieds sur des contenus de pou-belles de moins en moins discrètes.

— A notre époque, gémissait-il, il faut avoir un nom, un âge, un sexe. Un individu qui ne réunirait pas ces trois condi-

tions administratives ne pourrait faire trois pas sans être arrêté.

En devisant, nous nous heurtâmes encore à un corps dur, soit en zinc, soit en fonte, qui cependant ne résonna pas afin d'indiquer sa plénitude. Était-ce encore une poubelle géante? En tâtant avec nos mains et en nous aidant d'une petite échelle accrochée aux flancs du récipient, nous reconnûmes un gazomètre perdu comme un berger sans pipeau dans une lande stérile. Il fallut sortir de cette usine à gaz. Ce ne fut pas chose aisée, car si le hasard nous avait permis de passer la porte de cette propriété municipale sans la frôler de nos épaules, il ne nous favorisa pas en nous indiquant la sortie. Nous vécûmes d'affreuses minutes, errant à la manière de deux cirons égarés sous un entonnoir. La voûte céleste couleur de poix provoquait cette comparaison.

Alors une tranchée s'ouvrit sous nos pieds; nous y chûmes avec une vitesse en rapport avec nos poids respectifs <sup>1</sup>.

Sitôt arrivé, mon cousin tâta le sol de la tranchée avec sa main et recueillit quelques cailloux gluants.

— Nous sommes dans le *No man's land!* gémit-il.

Quant à moi, le démon de la perversité me poussait à étendre les mains comme

1. C'est d'ailleurs discutable, paraît-il.

des tentacules et à ramper en avant dans un geste dont je n'avais pas eu le temps de perdre l'habitude. Je résistai néanmoins à cette auto-suggestion et j'attendis dans un calme relatif que la monstrueuse araignée de minuit eût achevé de nous envelopper dans les mailles régulières de sa toile en fils de fer barbelés.

Quelques heures plus tard, un pauvre soleil de saison nous éclaira dans notre disgrâce. Nous aperçûmes la rue du Ranelagh, le pont du chemin de fer, le terrain du quai bouleversé par le manque de soin et — il faut être juste — par les circonstances.



*nrf*



9 782070 240722



51-VI A 24072 ISBN 2-07-024072-X

Extrait de la publication